

lait conserver les bonnes grâces de M. le comte. Aussi n'est-ce que bien long-temps après cet entretien que le jeune secrétaire en a parlé. Cette confiance, sans être singulièrement piquante, donne pourtant une idée du degré de confiance qu'il faut accorder à la prétendue modération de M. le comte Lucien, et aux épigrammes qu'on lui a prêtées contre l'ambition de son frère et de sa famille.

Il n'était personne au château qui ne connût l'inimitié qui existait entre M. Lucien Bonaparte et l'impératrice Joséphine; et pour faire leur cour à celle-ci, les anciens habitués de la Malmaison, devenus avec le temps les courtisans des Tuileries, lui racontaient tout ce qu'ils avaient recueilli de plus piquant sur le compte du frère puîné de l'empereur. C'est ainsi qu'un jour j'entendis par hasard un grave personnage, un sénateur de l'empire, donner le plus gaîment du monde à l'impératrice des détails très-circonsciés sur une des liaisons passagères de M. comte Lucien. Je ne garantis point l'authenticité de l'anecdote, et j'éprouve à l'écrire plus d'embarras que M. le sénateur n'en avait à la conter. Je me garderai même bien d'entrer dans une foule de détails que le narrateur donnait sans rougir, et sans effaroucher son auditoire; car mon but est de faire connaître ce que je sais de l'intérieur de la famille impériale et des

habitudes des personnages qui tenaient de plus près à l'empereur, et non d'exciter le scandale, quoique je pusse m'en justifier par l'exemple d'un dignitaire de l'empire.

Donc M. le comte Lucien (je ne sais en quelle année) rechercha les bonnes grâces de mademoiselle Méserai, actrice jolie et spirituelle du Théâtre-Français. La conquête n'en fut pas difficile, d'abord parce qu'elle ne l'avait jamais été pour personne, ensuite parce que l'artiste connaissait l'opulence de M. le comte, et le croyait prodigue. Les premières attentions de son amant durent la confirmer dans cette opinion. Elle demanda un hôtel; on lui en donna un richement et élégamment meublé, et le contrat lui en fut remis le jour où elle prit possession. Chaque visite de M. le comte enrichissait de quelque nouvelle parure la garde-robe ou l'écrin de l'actrice. Cela dura quelques mois, au bout desquels M. Lucien se dégoûta de son marché, et se mit à aviser aux moyens de le rompre sans trop y perdre. Il avait, entre autres présens, donné à mademoiselle Méserai une paire de *girandoles* en diamans de très-grand prix. Dans une de leurs dernières entrevues, mais avant que M. le comte eût laissé paraître aucun signe de refroidissement, il aperçut les *girandoles* sur la toilette de sa maîtresse, et les prenant dans ses

» mains : « En vérité, ma chère, vous avez des torts
 » avec moi. Pourquoi ne pas me montrer plus de
 » confiance? Je vous en veux beaucoup de porter
 » des bijoux passés de mode comme ceux-ci. —
 » Comment! mais il n'y a pas six mois que vous
 » me les avez donnés. — Je le sais, mais une femme
 » qui se respecte, une femme de bon goût ne doit
 » rien porter qui ait six mois de date. Je garde
 » les pendans d'oreilles et je vais les faire porter
 » chez Devilliers (c'était le joailler de M. le
 » comte) pour qu'il les monte comme j'en entends.»
 M. le comte, bien tendrement remercié pour une
 attention si délicate, mit les girandoles dans sa
 poche avec une ou deux parures venant aussi de
 lui et qui ne lui paraissaient plus assez nouvelles,
 et la brouillerie éclata avant qu'il eût rien rap-
 porté. Il fit pourtant, dit-on, un dernier cadeau à
 mademoiselle M... avant de la quitter tout-à-fait;
 et celui-là, la pauvre fille en souffrit long-temps.
 Il faut dire toutefois, pour rendre justice aux deux
 parties, que de son côté M. le comte prétendait
 que, loin de donner, il avait craint de recevoir, et
 que c'était cette crainte salutaire qui avait amené
 la rupture.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle M... se croyait
 bien dans ses meubles et même dans sa maison,
 lorsqu'un matin le véritable propriétaire vint lui

demander si son intention était de passer un nou-
 veau bail. Elle recourut à son contrat de propriété,
 qu'elle n'avait pas encore songé à déplier, et
 trouva que ce n'était que la grosse d'un état de
 lieux au bas duquel était la quittance d'un *loyer*
de deux années.

Pendant notre séjour à Gênes, les chaleurs
 étaient insupportables; l'empereur en souffrait
 beaucoup et prétendait qu'il n'en avait pas éprouvé
 de pareilles en Egypte. Il se déshabillait plusieurs
 fois le jour; son lit fut entouré d'un moustiquaire,
 car les cousins étaient nombreux et tourmentans.
 Les fenêtres de la chambre à coucher donnaient
 sur une grande terrasse située au bord de la mer,
 et d'où l'on découvrait le golfe et tout le pays en-
 vironnant : les fêtes données par la ville furent
 superbes; on avait lié les uns aux autres un grand
 nombre de bateaux chargés d'orangers, de citron-
 niers et d'arbustes couverts de fleurs et de fruits;
 réunis ensemble, ces bateaux présentaient l'i-
 mage d'un jardin flottant de la plus grande beauté.
 Leurs Majestés s'y rendirent sur un yacht magni-
 fique.

A son retour en France, l'empereur ne prit au-
 cun repos depuis Turin jusqu'à Fontainebleau. Il
 voyageait incognito, sous le nom du ministre de
 l'intérieur. Nous allions avec une si grande vitesse

qu'à chaque relais on était obligé de jeter de l'eau sur les roues; malgré cela Sa Majesté se plaignait de la lenteur des postillons, et s'écriait à chaque instant : *Allons, allons donc, nous ne marchons pas.* Plusieurs voitures de service restèrent en arrière; la mienne n'éprouva aucun retard, et j'arrivai à chaque relais en même temps que l'empereur.

Pour monter la côte rapide de Tarare, l'empereur descendit de voiture ainsi que le maréchal Berthier qui l'accompagnait. Les équipages étaient assez loin derrière, parce qu'on avait arrêté afin de faire reposer les chevaux. Sa Majesté vit gravissant la montée, à quelques pas devant lui, une femme vieille et boîteuse, et qui ne cheminait qu'avec grand-peine. L'empereur s'approcha d'elle et lui demanda pourquoi, infirme comme elle semblait être, et ayant l'air si fatiguée, elle suivait à pied une route si pénible.

« Monsieur, répondit-elle, on m'a assuré que » l'empereur doit passer par ici, et je veux le voir » avant de mourir. » Sa Majesté, qui voulait s'amuser, lui dit : « Ah! bon Dieu! pourquoi vous » déranger? c'est un tyran comme un autre. »

Il La bonne vieille, indignée du propos, repartit avec une sorte de colère : « Du moins, monsieur, » celui-là est de notre choix, et puisqu'il nous faut

» un maître, il est bien juste à tout le moins que » nous le choissions. » Je n'ai point été témoin de ce fait; mais j'ai entendu l'empereur lui-même le raconter au docteur Corvisart, avec quelques réflexions sur le bon sens du peuple, qui, de l'avis de Sa Majesté et de son premier médecin, a généralement le jugement très-droit.